

OUVERTURE

Milan KUNDERA

En 1956, au mois de novembre, le directeur de l'agence de presse de Hongrie, quelques minutes avant que son bureau fût écrasé par l'artillerie, envoya par télex dans le monde entier un message désespéré sur l'offensive russe, déclenchée le matin contre Budapest. La dépêche finit par ces mots : « Nous mourrons pour la Hongrie et pour l'Europe ». Que voulait dire cette phrase ? Elle voulait certainement dire que les chars russes mettaient en danger la Hongrie, et avec elle l'Europe. Mais dans quel sens l'Europe était-elle en danger ? Les chars russes étaient-ils prêts à franchir les frontières hongroises en direction de l'ouest ? Non. Le directeur de l'agence de presse de Hongrie voulut dire que l'Europe était visée en Hongrie même. Il était prêt à mourir pour que la Hongrie restât Hongrie et restât Europe.

Même si le sens de la phrase paraît clair, elle continue à nous intriguer. En effet, ici, en France, en Amérique, on est habitué à penser que ce qui était alors en jeu n'était ni la Hongrie ni l'Europe mais un régime politique. On n'aurait jamais dit que c'était la Hongrie en tant que telle qui était menacée et on comprend encore moins pourquoi un Hongrois confronté à sa propre mort apostrophe l'Europe. Est-ce que Soljenitsyne, quand il dénonce l'oppression communiste, se réclame de l'Europe comme d'une valeur fondamentale pour laquelle il vaut la peine de mourir ?

Non, « mourir pour sa patrie et pour l'Europe », c'est une phrase qui ne pourrait être pensée ni à Moscou ni à Leningrad, mais précisément à Budapest ou à Varsovie¹.

1. « Un Occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe centrale », *Le Débat*, 1983/5 n° 27, p. 3-23. Texte reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

INTRODUCTION

HONGRIE 1956 : RÉVOLUTION ET RÉALITÉ

1956 est l'un de ces rares événements de l'histoire de la Hongrie qui marque aussi, sans conteste, une grande date dans l'histoire universelle. L'insurrection du peuple hongrois, à Budapest et dans les provinces, constitua, selon le mot de Raymond Aron, une véritable « révolution antitotalitaire », un modèle de défense et illustration de la liberté sous la chape de plomb de l'empire soviétique.

Par l'ampleur et la ferveur de la mobilisation populaire, estudiantine et ouvrière, par la violence et la durée des combats, par la tentative audacieuse du deuxième gouvernement d'Imre Nagy (24 octobre-4 novembre 1956) de traduire immédiatement en décisions politiques les revendications des insurgés, ces quelques jours de soulèvement pour la liberté sont uniques dans l'histoire du communisme. La répression qui les a clos dans le sang n'a pas empêché une évolution significative du régime – la Hongrie devenant par la suite, d'une manière douloureuse, mais pour ainsi dire dialectique, « la baraque la plus gaie du camp socialiste » selon l'expression convenue, comme une synthèse, bancale, cruelle, mais réelle, entre les espoirs soulevés par la « Révolution de 1956 » et les années d'oppression de l'ère Rákosi¹ qui la précédèrent. C'est pourquoi le même Aron put aussi écrire : « leur révolution d'octobre [...] est une victoire des vaincus qu'aucun épisode de l'histoire ne saurait effacer »².

Pourquoi fut-ce précisément la Hongrie, après certes quelques précédents allemands et polonais, et avant le printemps pragois, qui

1. Le stalinien Mátyás Rákosi (1892- 1971) fut, de 1948 à juillet 1956, Secrétaire général du Parti communiste hongrois, puis du Parti des travailleurs hongrois, et Président du Conseil du 14 août 1952 au 4 juillet 1953. Il s'exila en Union Soviétique lors de la Révolution de 1956.

2. Raymond Aron, « Une Révolution antitotalitaire », *Preuves*, décembre 1957.

démontra à la face du monde l'impopularité foncière des régimes soviétiques, y compris dans les classes censées constituer leur plus solide socle social, ouvriers, étudiants et intellectuels ? Les explications sont nombreuses. Nous n'en évoquerons ici que quelques-unes. Disons d'abord que la localisation du pays y conduisit : la proximité avec l'Autriche, qui venait, en 1955, de reconquérir sa pleine souveraineté, et représentait comme un supplice de Tantale de la liberté pour ses voisins et anciens associés de l'empire bicéphale. Plus encore que la géographie, c'est l'histoire de la Hongrie qui l'érigea alors en point névralgique de la résistance à la soviétisation. Chez les Hongrois, de la colonisation des Ottomans à l'occupation soviétique en passant par la longue domination des Habsbourg, la passion de l'indépendance était devenue un mythe collectif, indissociable d'une forme de patriotisme, voire de nationalisme, propre aux « petits États d'Europe de l'Est » toujours inquiets de leur survie, selon l'analyse célèbre du sociologue hongrois István Bibó, lui-même protagoniste de 1956¹. La mémoire vive de ce rêve séculaire de liberté n'a cessé de porter et d'inspirer les insurgés de 1956, comme le montrent à l'envi les textes de cette anthologie. Sans même remonter jusqu'à la guerre d'indépendance (1703–1711) de l'ombrageux prince Ferenc Rákóczi II de Transylvanie, cité çà et là, le poète patriote et d'extrême gauche Sándor Petőfi est omniprésent dans les discours et les symboles politiques des opposants et des manifestants, à commencer par le nom même du fameux Cercle Petőfi où s'exerçait une réflexion collective, aussi libre et critique que possible, des intellectuels contre le régime. On déclame en chœur dans les rues le « Chant national » du poète romantique, version officieuse de l'hymne national dont les paroles religieuses (« Dieu, bénis le Hongrois ! ») étaient alors proscrites. Ce poème, qui appelait les Hongrois à l'insurrection en février 1848 est en quelque sorte la scène primitive du rêve magyar de liberté, qui fut étouffé, lui aussi, par les armes non seulement autrichiennes, mais déjà russes :

Debout, Hongrois, la patrie nous appelle !
C'est l'heure : à présent ou jamais !

1. István Bibó, *Misère des petits États d'Europe de l'Est*, trad. György Kassai, Albin Michel, 1993, en particulier p. 127-201.

Serons-nous esclaves ou libres ?
Voilà le seul choix : décidez !
De par le dieu des Hongrois nous jurons,
Oui, nous jurons,
Que jamais plus esclaves
Nous ne serons !¹

Si le patriotisme vital de la petite nation, insularisée par sa langue à peu près unique en Europe, était fondamentalement inflammable, l'histoire plus récente explique aussi que l'embrasement se produisit ici et maintenant. Outre l'Autriche sœur et voisine, l'exemple de la Pologne amie, dont les grèves de Poznań venaient d'aboutir au retour aux affaires du réformateur Gomulka, imposé par la pression populaire aux Soviétiques, était un vigoureux signal d'encouragement pour la liberté hongroise². En une autre forme de parallèle historique, les premiers manifestants de 1956 se retrouvèrent sous la statue du général polonais Bem, qui avait prêté main-forte, en 1848, au printemps des peuples en Hongrie et qu'avait servi... Petőfi.

Surtout, ce qui ouvrit l'espoir de réaliser enfin (« maintenant ou jamais », comme disait le poète) le rêve millénaire d'indépendance du pays, dont le romantisme fixa jadis l'image incarnée dans la *puszta*, la grande plaine hongroise, affranchie de tout obstacle comme de tout relief, ce fut la mort de Staline en 1953 et, plus encore, l'entreprise de déstalinisation opérée par Khrouchtchev qu'elle inaugura. La brèche semblait ouverte et les Hongrois logiquement voulurent s'y engouffrer. Le mélange d'hésitations et de machiavélisme de l'URSS explique les revirements incessants de la politique hongroise de ces années décisives comme un jeu dangereux avec l'espérance : Imre Nagy, tôt mis sur la touche, est appelé en 1953 pour être Président du Conseil, puis renvoyé en 1955, et encore rappelé en 1956, avant d'être condamné quand il va décidément trop loin aux yeux de l'URSS, osant installer un gouvernement multipartite,

1. Sándor Petőfi, *Poèmes*, trad. Jean Rousselot, Budapest, Corvina, 1971, p. 148-150.

2. Pour un récit clair et structuré des événements et de leurs causes, on lira avec profit les œuvres de François Fejtő (1909-2008), notamment *La Tragédie hongroise*, 1958, Pierre Horay, 1998 et 1956, *Budapest, l'insurrection*, Complexe, « Historiques », 1984, rééd. 2005 et 2006.

annoncer la sortie du pays du jeune Pacte de Varsovie et le retrait des forces soviétiques. Parallèlement, János Kádár, d'abord dans les geôles staliniennes, est libéré et participe à l'expérience Nagy, quoiqu'avec un certain retrait, avant d'être finalement parachuté à la tête du pays pour mettre en œuvre un jeu pervers entre répression désespérante et accommodements humiliants. À tous ces éléments, de nature disparate, il faut ajouter le rôle d'effigie du titisme que joua la Hongrie en 1956 comme d'ailleurs en 1949 au moment du procès Rajk. Les Russes s'en prenaient aux Hongrois pour attaquer à travers eux les Yougoslaves, et l'on comprend qu'un engrenage tentateur et tragique se soit mis en place au cours de ces journées d'octobre, qui finit par faire de la Hongrie, messagère courageuse et malheureuse de la liberté du monde, la victime expiatoire de la consolidation du bloc de l'Est autour de la tyrannie soviétique. Enfin, la crise de Suez, survenue au même moment, ouvrit à l'Union soviétique la chance d'une diversion en même temps qu'elle lui offrait un prétexte à des tirades anticoloniales d'une sublime mauvaise foi. L'Occident ne fut plus alors condamné à l'inaction par la seule peur d'une conflagration atomique mondiale, il fut aussi divisé entre, d'un côté la France et l'Angleterre, anciennes puissances coloniales découvrant leur obsolescence, et, de l'autre, les alliés objectifs et mal accordés que devinrent l'URSS et les États-Unis, beaucoup plus va-t-en-guerre en paroles (théorie du « refoulement » succédant à « l'endigement ») que dans les actes.

L'insurrection hongroise n'en fut pas moins, dans les consciences internationales, une révolution. Elle eut pour conséquences d'innombrables ruptures, dans tous les pays, avec le Parti communiste. Elle n'arrêta pas seulement philosophes et publicistes, comme Sartre, Camus ou Aron, elle ne fut pas pure intellection géopolitique, mais elle toucha au plus profond des consciences et des cœurs, et inspira les poètes, tel Supervielle :

Pendant que la planète
Avec tous ses pays
Tourne cruellement
Autour de sa Hongrie
Montagneuse, saignant
Pour les cinq continents

Votre sort détestable
Fait de nous des coupables [...]
Nous qui ne croyons pas
Nous qui prions pour vous¹.

Ces vers « À nos amis hongrois » font, sans le savoir sans doute, écho à ceux de Sándor Márai, publiés ici pour la première fois en français :

Du monde entier chacun les considère,
Les uns les comprennent, les autres guère.
Pour beaucoup, c'est trop, ils secouent le front.
Ils prient ou d'horreur ils ont un frisson.

Car cette révolution qui fut elle-même tissée de références littéraires et historiques, fut l'occasion d'une appropriation, inquiète et douloureuse, par les écrivains hongrois. C'est cet effort de raconter et de comprendre les événements d'octobre 1956 dans et par la littérature que nous avons voulu faire connaître au lecteur francophone, à travers un choix de textes de factures et de tonalités diverses – poèmes, nouvelles, récits autobiographiques, fragments de roman – comme une invitation à visiter cette mémoire collective d'un peuple, pour tenter de comprendre de l'intérieur les mobiles et les émotions qui ont accompagné cet épisode héroïque et tragique de l'histoire de la liberté.

C'est pourquoi nous avons voulu rassembler des textes contrastés, dus à des écrivains déjà connus du public francophone, mais aussi faire entendre des voix totalement inédites en français, comme celles de László Ladányi ou István Ágh. De Sándor Márai, connu surtout comme romancier, nous avons préféré un poème, célèbre en Hongrie mais inédit en français, et tenté de rythmer le volume avec des textes poétiques d'auteurs encore peu traduits et importants, appartenant à des générations, des mouvances et des régions différentes comme le contestataire György Petri, le poète de Transylvanie Sándor Kányádi, le représentant de la génération post-

1. Jules Supervielle, *Œuvres poétiques complètes*, éd. Françoise Brunot-Maussang, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996, p. 613. D'abord publié dans *Hommages des poètes français aux poètes hongrois*, Paris, Seghers, 1957.

moderne István Kemény ou l'écrivaine contemporaine Krisztina Tóth. Certains écrivains sont des exilés, d'avant 1956 comme Márai, de 1956 comme György Ferdinandy, Tamás Aczél et László Ladányi, ou ont choisi de rester, malgré tout, au pays, tels Miklós Konrád, Gyula Illyés ou István Örkény, dont on découvre ici une autre veine que l'humour grotesque de ses *Minimythes*. Beaucoup furent des opposants au régime, jouant un rôle central comme intellectuels voire dans la politique comme Árpád Göncz futur Président de la République et président de la ligue des Droits de l'Homme. Souvent ils furent d'abord ou longtemps communistes, staliniens repentis comme Aczél, critiques comme Erzsébet Galgóczi, militante lesbienne dont l'œuvre inspira un film culte primé à Cannes, cibles célèbres de la violence politique comme Tibor Déry, objet d'une controverse idéologique virulente en 1952 (« affaire Déry »), puis emprisonné après 1956, avant d'être libéré en 1960. À cette diversité de voix répond la complexité assumée par chacun des auteurs, dont aucun ne présente une vision manichéenne de ce soulèvement aussi soudain et bref qu'opaque.

Cette Révolution fut-elle ratée ou réussie ? A-t-elle été payée de trop de sang pour un résultat à la fois trop tragique et trop modeste ? Sans parler de la propagande officielle, qui la qualifia de contre-révolution, fut-elle véritablement une Révolution ou bien une simple insurrection, deux semaines à peine d'une liberté rêvée ? Sa répression drastique mêlée d'aménagements étagés dans le temps n'a-t-elle pas été le moyen pervers de lui contester l'existence tout en lui concédant des avancées mesurées ? N'a-t-elle pas été, en quelque sorte, un fantôme de révolution, le théâtre d'une bataille plus qu'un réel combat, trop inégal d'ailleurs pour que ses quelques heures heureuses ne finissent dans l'échec, la fuite et le dégoût ? Voilà peut-être une partie des questions que se posent et nous posent ces textes face à cet événement collectif unique dont ils semblent porter, comme en miroir et en abyme, l'impuissance et l'incertitude fondamentales.

Ce sont moins les conditions du succès de ce soulèvement qui paraissent intéresser les écrivains que son sens, voire, pour ainsi dire, sa réalité même, minée de toutes parts par le sentiment d'un grand écart entre un rêve d'abord trop facile et trop large et une sanc-

poème de Márai hallucine, lui aussi, à sa manière, cette Révolution hallucinée. Simplement il la rabat non pas sur son mobile proclamé, le modèle du Printemps des Peuples, mais sur son résultat réel, le sacrifice christique du peuple hongrois à la fois privé de Noël et nanti d'un Noël sublime et sublimé. Par-là, Márai, tout exilé qu'il soit, restitue une sensibilité présente et active parmi les insurgés antisoviétiques et anticomunistes de la fin de l'année 1956, celle qu'incarrait alors le cardinal Mindszenty.

Pourtant, l'hallucination va le plus souvent de pair, non avec le socle solide du récit originel, mais avec l'incertitude qui semble imprégner tous ces récits, comme pour témoigner de la difficulté des individus à se retrouver totalement, à l'ère totalitaire, dans le devenir collectif, fût-ce le soulèvement même auquel pourtant ils consentent ou participent. Chez Tibor Déry, dans « L'Heure des comptes », les mobiles qui poussent le professeur à l'émigration et le conduisent à une mort qui s'apparente à un suicide, demeurent aussi obscurs qu'alambiqués¹. Après avoir chassé avec de rudes sarcasmes son étudiant Feri venu lui apporter une mitraillette, le vieil universitaire se contraint lui-même à quitter le pays, obéissant à une nécessité morale qui ressemble à une fatalité morbide, en une course erratique qui le conduit des rues de Budapest jusqu'à la frontière autrichienne couverte de neige, à la façon d'un personnage surréaliste de Frigyes Karinthy, ou d'un colonel de Krúdy courant à la mort en duel. L'incertitude pèse sur la valeur de l'événement et son devenir, mais aussi sur la fiabilité du monde environnant. Dans ce récit comme dans d'autres, les personnages secondaires, notamment ceux que le professeur croise dans le compartiment du train, apparaissent étranges, mystérieux et ambigus. On ne sait pas s'ils sont des fugitifs camouflés, comme ce jeune homme censé se rendre à l'enterrement de sa mère mais qui cache une blessure sous son chapeau, ou des gens trop curieux qui pourraient bien être des mouchards, prêchant le faux pour faire dire le vrai, le tout dans

1. Cette nouvelle a été retouchée par Déry pour devenir un élément dans un « compromis » avec le pouvoir, comme le montrent des archives exhumées par Anthony Krause, « Les écrivains hongrois face à la normalisation kadarienne. Le cas Tibor Déry », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2/2002 (n° 49-2), p. 203-223.

une atmosphère de rire où le sentiment de délivrance lutte encore avec l'angoisse de la délation. Dans le poème inaugural d'Illyés, le totalitarisme était bien dépeint comme ce tiers toujours présent qui aliène tout être et toute chose et les rend comme étrangers à eux-mêmes, leur ôtant de ce fait leur caractère de réalité fiable et tangible et faisant ainsi tendre la tyrannie non seulement à l'horreur, mais aussi au vague, à l'incertain, à une sorte de fantastique maussade et étouffant, comme si l'incertitude qui régnait à l'extérieur avait fini par gagner toutes les intérieures. Dans « Prière », la nouvelle poignante d'István Örkény, auteur par ailleurs d'une célèbre « Prière pour Budapest » à la même époque, l'incertitude structure toute la première partie du texte, et c'est toujours le même jeu entre le déni de réalité qui semble encore possible et le trop de réalité de la mort violente. Les parents du jeune homme sont contraints de reconnaître que le cadavre qu'on leur présente est bien celui de leur fils, tombé au cours de la révolution. Auparavant, l'hypothèse d'un départ en Amérique avait été avancée, aussi imaginaire, au fond, que le prétexte du jeune homme en deuil du texte de Déry, d'une manière analogue à « Cimetières », la nouvelle d'Iván Mándy. L'art impressionniste de cet écrivain, son pointillisme suggestif sont mis au service d'une semblable incertitude généralisée sur toutes choses, et, singulièrement, sur la mort. Dans ce texte criblé d'interrogations sur les sons, les noms et les silences et travaillé par le lexique du caractère « étranger » (« *idegen* ») du monde, la protagoniste ne sait pas si son cher mari Kalmán a émigré sans elle, cédant comme autrefois à son goût bon enfant de l'indépendance, ou s'il est mort dans les combats de Budapest. L'Histoire qui amène des chars soviétiques dans la ville, même en temps de paix, en un véritable cauchemar, lance aussi des soldats dans les intérieurs calfeutrés, comme une effraction fantastique, témoignant à la fois de la présence de la réalité, de son refoulement et de son absurdité. Chez Déry aussi le surgissement de la réalité de l'Histoire et de la vie publique dans la vie privée symbolisée par des intérieurs petits-bourgeois est une structure récurrente : l'étudiant suggérant au professeur de cacher sa mitraillette y fait écho à l'irruption du combattant blessé dans un de ses grands textes sur 1956, *Philémon et Baucis*. Chez Mándy, c'est l'irruption furtive des combattants que la jeune fille, Olgi, a

peut-être amenés : ils regardent par la fenêtre et puis s'en vont... De même, dans *l'Histoire d'une villa* d'Aczél, aucun individu ne peut vraiment s'emparer de l'événement qui n'est descriptible – c'est le parti-pris même du texte – que par les aléas qui affectent une villa de la Colline des Roses, et par le rythme absurde et cruel de ses appropriations et expropriations successives, le tourniquet des visites, voitures, camions, combattants, dirigeants, tour à tour bourreaux et victimes d'une force aveugle que personne ne semble vraiment maîtriser, comme semble l'indiquer la fin shakespearienne où un ivrogne titubant contemple la villa et où l'on pressent que tout cela peut être vu comme une « *moving shadow* ».

Cette impression somnambulique est confirmée par l'image de l'obscurité et de l'aveuglement, récurrente dans ces textes. Chez Örkény, les parents se retrouvent chez leurs amis, sans lumière, pour écouter de la musique, tout comme chez Ferdinandy, Yuri, Vali et le secrétaire du parti chantent toutes lumières éteintes. Semblablement, la sortie de prison de l'amnéstie, chez Göncz, est vécue comme un éblouissement, au point que le héros, entre Ulysse retrouvant Télémaque et Œdipe s'appuyant sur Antigone, doit être rééduqué comme un aveugle par son propre fils, en un jeu d'un symbolisme émouvant, à la paternité et tout simplement à la vie.

Ces frontières floues avec le réel qui s'absente parce que la forme de l'Histoire dépasse depuis longtemps l'échelle de l'individu, sans même parler de la taille du petit pays confronté au géant soviétique, créent ainsi un jeu dangereux entre le trop facile et le trop cruel, entre le trop d'irréalisme qui porte le rêve de libération et le trop de réalité qu'est la mort. On note d'ailleurs que personne n'écrit un « roman historique » dans lequel les personnages politiques apparaîtraient directement. C'est bien l'appropriation impossible de l'événement par les individus soulevés collectivement qui intéressent les écrivains.

Ce jeu, au sens physique plus que ludique, c'est celui même qui unit la République populaire de Hongrie et son maître lointain, l'URSS, incarnant un principe de réalité oscillant et hésitant, le *double bind* d'une tutelle tantôt paranoïaque, tantôt relâchée et comme absente. Le leurre de victoire laissé aux insurgés par les chars ne quittant la ville que pour mieux y revenir confère un caractère

fantomatique et onirique à ces journées de soulèvement, qui s'ajoute à la substitution alors constante de la rhétorique de la langue de bois à toutes les réalités tangibles et à tous les événements vécus. L'illusion, l'incertitude, l'angoisse de l'irréalité planent sur tous ces textes comme le sceau de leur authenticité, par-delà les récits épiques, comme le signe que leur appropriation individuelle est à la fois ce à quoi aspirent ses acteurs et ce qu'à l'ère des masses totalitaires, ils ne peuvent jamais atteindre. Cette dialectique de la réalité finit par tout hanter au point qu'il ne semble plus possible de vivre sans s'halluciner ailleurs que là où l'on est dans l'espace et dans le temps : « Dans la pénombre des surprises-parties, l'excitation illusoire des disques, nous nous imaginions dans de petits Paris, Rome, Vienne ou Londres », écrit ainsi István Ágh. Dans son récit, les étudiants du Collège Eötvös rejouent d'ailleurs la révolution dans leurs chambrées en des guerres de haricots et autres batailles d'eau, qui déréalisent de manière dérisoire ce qu'ils sont en train de vivre au même moment dans les rues de la capitale.

Cette distance structurelle de l'individu contemporain avec l'Histoire qu'il continue de faire tout en portant les marques subjectives de l'incertitude et du doute, a-t-elle laissé des traces indélébiles jusqu'aux générations suivantes auxquelles le personnage du *Drapeau anglais* de Kertész avoue la difficulté de transmettre l'expérience, déjà confuse, de l'événement¹ ? Dans la poésie d'István Kemény par exemple, l'épiphanie interloquée, pullule comme une séquelle de l'impuissance à saisir l'événement historique, tandis que dans « La Clôture » de Krisztina Tóth, il faut sans cesse remonter le fil du secret jusqu'à l'événement fondateur, 1956, à peine déductible de quelques dates et de quelques cicatrices.

Ce qui rend peut-être la « tragédie hongroise » particulièrement émouvante, par-delà même la jeunesse de nombre de ses héros², et sans doute en fonde le dilemme profond, c'est précisément le rôle qu'y joue la subjectivité de chacun, à la fois comme le signe d'un retrait du réel et comme le mobile même de l'aspiration à la liberté.

1. *Le Drapeau anglais*, trad. Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo, Arles, Actes Sud, 2004.

2. Voir Phil Casoar et Eszter Balázs, *Les Héros de Budapest*, Paris, Les Arènes, 2006.

C'est le grand écart entre la reconnaissance de la puissance plastique
du sujet et de la littérature et la sanction absurde et factuelle du sang.
Ce que dit aussi, à sa manière, le poème de György Petri :

Mais nous sommes libres de nous souvenir
de l'homme réticent, blessé et hagard,
dans lequel malgré tout
pouvaient se résorber
rage, mirage, espoir national aveugle,
lorsque la ville s'est réveillée
là-dessus : sous les coups de canon.

Guillaume Métayer